

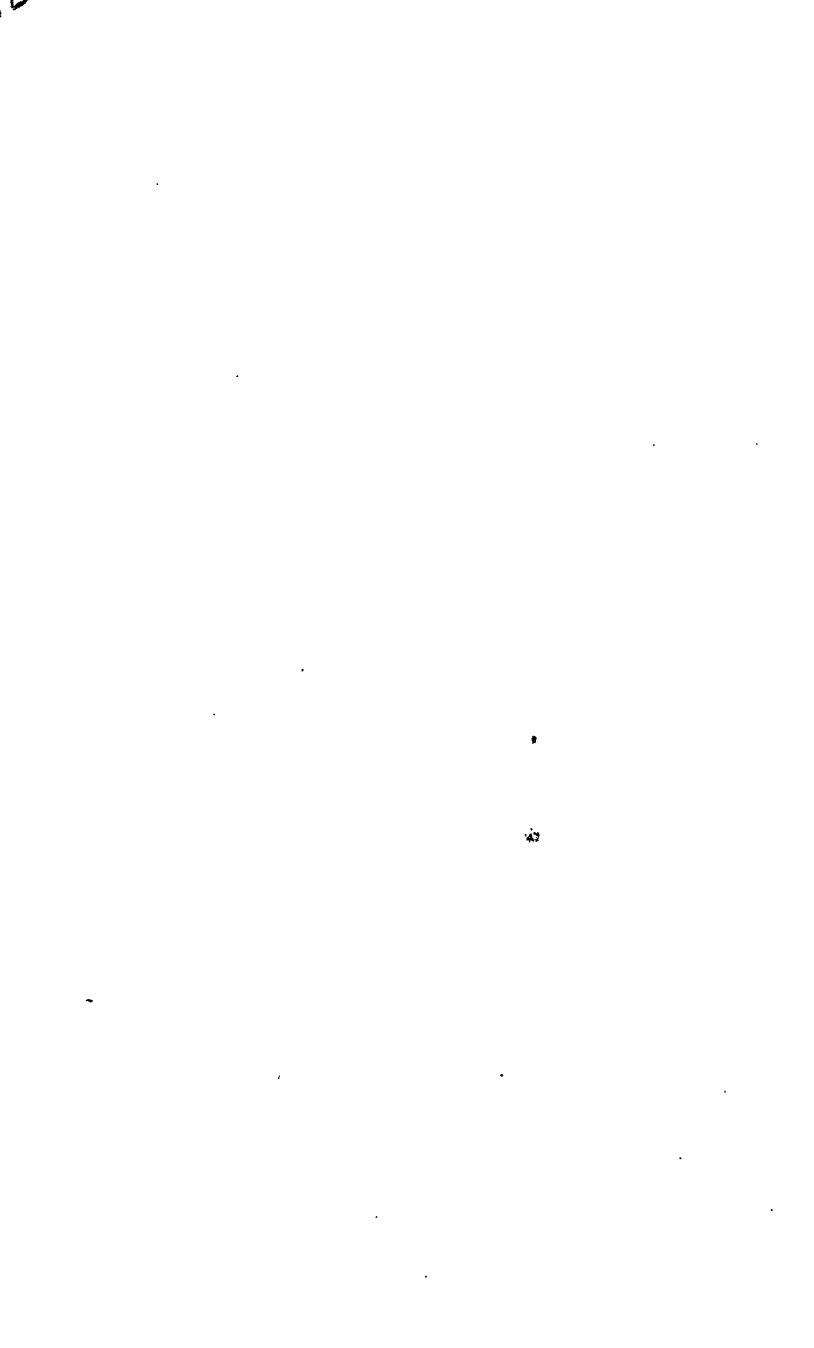
MARIE-JOSÉPHE GAUTHIER

Autour  
d'une jarre  
de grès

*nrf*

GALLIMARD







**AUTOUR  
D'UNE JARRE  
DE GRÈS**



MARIE-JOSÈPHE GAUTHIER

**Autour  
d'une jarre  
de grès**

*nrf*

**GALLIMARD**

*6<sup>e</sup> édition*

*Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil  
Lafuma Navarre, dont dix numérotés de I à X et trois, hors com-  
merce, marqués de A à C.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*



## BEAU

On m'avait signalé « par là », vers l'ouest, quelques belles églises, de vieilles pierres et des cerises amères... Un panier au bras, je me hâtai vers ces merveilles.

Il n'est pas bien facile de se diriger dans cette campagne, aux sentiers pareillement étroits et roses. J'en suivis un longtemps. Il me conduisit à une sorte de carrefour, d'où rayonnaient cinq petits chemins, dont l'un très abrupt.

De belles églises, de hauts cerisiers doivent s'apercevoir de loin, pensai-je, et je m'élançai sur le sentier montant. J'avais rêvé, sans effort, insensible au jeu de mes muscles... Le soleil chauffait mon dos ; je somnolais presque tout en marchant. Le chemin grimpait, descendait, ondulait. Je m'abandonnais à lui comme à une vague.

J'arrivai ainsi au bord d'un grand champ de froment : un blé dur, à gros grains, hardi et fort sur pied, le plus beau que j'aie vu en Charente. Ce champ était enfermé dans une espèce de cirque naturel constitué par une muraille rocheuse, dont la paroi la plus élevée me faisait face : gros bloc sombre, noir d'humidité, rébarbatif.

Un tel silence, si bon, si parfumé, me donna envie de crier dans la muraille, de crier par-dessus les blés dont la surface compacte me renverrait l'écho de ma voix :

oh — hé !... l'écho m'a toujours paru un signe de solitude.

Il faisait chaud, il faisait sec : je n'obtins qu'un répons boudeur... mais, en face de moi, la muraille s'ouvrit très haut, près du faite, sur un visage sombre et sauvage.

Je gesticulais, minuscule, parmi les blés, et le visage à son tour s'ouvrit, une voix charentaise me cria :

— Pas par là. A droite donc.

Je considérai avec méfiance la grande muraille humide, avec le trou plus noir de cette porte ouverte ; puis j'obéis, contente d'aller visiter les troglodytes.

Je m'engageai alors avec prudence sur un petit sentier taillé dans la pierre, au bord du vide, un petit sentier cassé et dangereux, et aperçus bientôt, venant à ma rencontre, un jeune homme, au pied plus assuré que le mien. Il descendait vers moi en souriant, amical déjà, et me guida le long du chemin avec une attention et un soin flatteurs.

A mesure que nous allions, je distinguais mieux ce qui nous entourait : des blocs de pierre.

— Mais où habitez-vous ? questionnai-je, intriguée.

Et lui, si tranquille qu'il en était divin, eut un geste vers les pierres :

— J'habite la vigne, là.

Je le suivis, pénétrant dans ce climat puissant qui était le sien.

La lande autour de nous rayonnait sa vive chaleur. Sur cette terre désolée, toute l'herbe était sèche. Autrefois cependant il y avait eu en cet endroit un beau jardin ornemental. Il subsistait encore des allées sablées, dures et larges comme une chaussée, bordées d'énormes jarres de grès emplies de terre et trois arbres vigoureux, en bel alignement, qui semblaient promettre une avenue réussie. Malheureusement, alentour, c'était l'aridité et le désert.

Tout était semblable, magnifique et décevant : para-

dis des insectes destructeurs du plein été, des frelons, des fourmis, des cigales, faisant fête au soleil si chaud, à la terre désolée et inactive.

J'aperçus enfin la vigne d'habitation. Monstrueuse, antique, ardente, recouvrant toute la maison creusée dans le roc, elle surprenait et donnait le frisson, tant elle apparaissait maîtresse de ces lieux. Ses vrilles soudaient les pierres entre elles, ses rameaux emprisonnaient le toit comme un filet et je la vis maintenant un gros bloc d'angle avec un effort si visible et de telles convulsions — renforçant chaque défaut de la pierre par un nœud de son bois comme une pelote orthopédique — que je compris les paroles du jeune homme :

— J'habite la vigne.

Changeant de propriétaire, elle eût comme une vraie maison mérité un plan, un état des lieux. Il semblait qu'elle eût drainé toute la verdure de ce coin de terre — et qu'elle anémiait aussi le jeune homme fin de manières douces qui, auprès de moi, s'amusait fort de ma surprise.

J'entrai avec un peu d'appréhension dans ce nid géant. L'intérieur révélait comme le jardin d'anciennes splendeurs : un mobilier disparate, des « causeuses » bien inutiles à présent, une pendule inanimée, un bahut.

Le jeune homme me conduisit tout droit à sa cave, encore ouverte sur le vide, sur le champ de blé mûr. Il y avait là deux fauteuils confortables, quelques chaises, un aimable désordre. Sans doute l'inconnu se tenait-il dans cette pièce le plus souvent. Vite il fit couler d'une cannelle fichée à même la pierre un grand verre de vin gris et me l'offrit. Ce vin avait goût de roche. Le jeune homme, accroupi contre le mur, but avec moi. Il faisait frais, mais par la porte ouverte nous arrivait un peu de tiédeur. Je songeai à cette

marche épuisante sous le soleil comme à une préparation nécessaire à l'accès de cette cave où il faisait si parfaitement bon et où le vin coulait intarissablement de son tonneau dissimulé dans la rocaïlle.

Puis, mes yeux s'habituant à l'obscurité, je distinguai vers le fond de la cave un autre homme ; je ne voyais de lui que la barre blanche de ses dents : sans doute souriait-il. Il vint alors tendre son verre.

— C'est moi, dit-il, qui vous ai vue et qui vous ai montré le chemin.

Je le remerciai vivement, n'osant avouer que je m'étais égarée — ce qui eût semblé impoli. J'étais la visite tombée du ciel, un présent de Dieu, je me devais de jouer un tel rôle avec cœur.

Le jeune homme s'assit sur un bras de son fauteuil et tout à l'euphorie de ma présence — et aussi du bon vin — sans y être invité, il se mit à m'entretenir de lui-même. Ainsi, dès les premiers mots, il m'apprit qu'il était seul au monde.

— J'ai été, disait-il, oublié, du même ton orgueilleux et satisfait dont un autre homme eût dit : on m'a distingué entre des milliers.

Il bénissait d'ailleurs le Ciel de l'avoir à ce point négligé. Il ne se connaissait pas de famille ; il n'avait pas non plus de patrie, cette famille immense, brouillonne et sanguinaire.

Depuis des années, il n'avait pour ainsi dire pas quitté sa maison : il n'achetait pas de vêtements, il mettait ceux qui lui restaient de son père : sa silhouette fine le sauvait du ridicule.

Une fois la semaine, son vieux domestique se rendait au bourg chercher du pain et c'est cet aliment qui maintenait leur contact avec l'extérieur.

« A la façon dont le pain est levé, on connaît l'humeur du boulanger », dit le proverbe. Le pain était pour les deux solitaires un message du monde et le pain devenait noir : c'est donc que le monde n'allait pas bien.

Le jeune homme tournait son visage vers son champ de blé mûr : il y avait là de quoi le nourrir durant deux années, lui et son domestique ; et il discutait avec moi des moyens de transformer ce blé en pain, dans sa maison même. Nous parlions de « maie », de huche, de four à fagots, et tous ces vocables gardant encore en ces contrées un sens proche, nous nous sentions pleins d'une immense allégresse ménagère.

Le solitaire était content de se confirmer ainsi dans son indépendance : il n'utilisait jamais les routes, l'électricité ou le téléphone et n'avait jamais recours à aucun fonctionnaire ; à l'avenir, il ne devrait même plus aux humains le sel et l'eau qu'ils mêlaient à sa farine pour faire son pain.

Il n'y avait dans son attitude ni misanthropie ni aigreur — la société ne lui avait pas fait de mal — mais un plaisir de dilettante : il se voulait toujours plus seul et plus indépendant.

Il redressait la tête, étirait ses bras dans la pénombre : le soleil avait coulé sur eux comme une huile, laissant la peau ambrée et luisante.

Puis il me confia son nom, avec pudeur et crainte : Beau, et je crois que jamais patronyme ne fut porté avec autant de sincérité.

Beau, bien sûr, agréable, charmant, me dire son nom avait dû lui coûter, car il se montrait à présent plus amical encore, plus confidentiel.

Dans sa cave en plein ciel il faisait presque froid. Le marc de raisin de la saison passée demeuré en tas à même le sol sentait la prune séchée. Un fort poulet, entré à notre suite, grattait le tas avec vigueur, tandis que le domestique, son verre rivé à la paume de sa main, venait fréquemment se tirer à boire, en toute simplicité, comme il eût mis un gobelet à une source.

Beau avait-il des voisins ? Non, il était seul, absolument seul ; mais, au temps de ses grands-parents, il y

avait une maison amie toute proche. N'en voulais-je pas voir la ruine ?

Derrière mon hôte, je traversai de nouveau l'habitation. La cuisine, contiguë à la cave, n'était pas, elle, taillée dans le roc : sans doute faisait-elle partie de la construction proprement dite, car la température y était élevée. Je m'y arrêtai un moment. Immense comme une grange, son sol de terre battue, son plafond indiscernable ne lui donnaient pas un aspect bien plaisant, mais que de commodités !

Voulait-on du bois ? il y en avait une pile, dans un coin : toute la réserve de la maison, sans nul doute. Tout contre, une scie, une cognée et un chevalet plongé jusqu'à mi-pattes dans un tas de sciures : les deux hommes manifestement n'aimaient pas nettoyer. Un couteau avait-il perdu son fil ? Une meule était là, avec son bac plein d'une eau croupie.

Je félicitai vivement le jeune homme d'un sens pratique aussi avisé, et il croyait à ces compliments, lorsque je remarquai sur une commode une collection de pierres blanchâtres, roussâtres, des calcaires peut-être, et je les examinai, surprise de leur odeur insolite.

Qu'était-ce ? Des morceaux de carbure, de la chaux, de vieux os, quoi ?

Le domestique nous avait suivis. Paisible et sûr, il taillait une large tranche de cette miche qui causait des soucis à son maître, mettant dans cette opération un soin extrême ; puis il alla chercher l'un des calcaires jaunis, le gratta de son couteau et le trancha en deux.

L'odeur plus intime m'arriva accrue, écœurante.

— Bons fromages de chèvre, dit l'homme, content.

Ensuite nous allâmes voir la vigne.

Beau me montra au loin sur une hauteur quelques pans de murs. C'est là que jadis habitait Symphorien, le bouilleur de cru, voisin de ses grands-parents. Symphorien était un homme riche et très « lancé ». Par-dessus tout il aimait jouer, danser, rire, donner des

fêtes. Un jour, il ramena d'un voyage une jeune fille, Romaine, qu'il épousa et il croyait mener auprès d'elle une vie doublement joyeuse. Mais cette femme était tracassière, inquiétante, elle étouffa petit à petit l'entrain robuste de son mari : c'était aussi une femme inhumainement belle.

Romaine était si glorieuse de sa beauté, qu'elle désira en léguer un souvenir au monde, et elle se demanda dans quelle posture elle se ferait peindre. Le sujet religieux, éternel et toujours émouvant, la tenta : elle décida donc de se faire représenter en Vierge. Lorsqu'elle mit à exécution un tel projet, elle était mariée depuis six années et avait pris sur son entourage un ascendant considérable, bien qu'elle n'eût pas encore d'enfant.

Pour la pose, elle emprunta le bébé d'une de ses domestiques et se fit faire une tenue de Madone.

Par orgueil, afin de donner plus de prix à sa chair magnifique, elle rechercha les tissus les plus rudes et les plus grossiers. Comme elle ne trouvait rien à son goût dans ses armoires, son mari alla à Bordeaux acheter de la toile de chanvre, de la toile à bâche bleu-vert.

Et Romaine posa devant son peintre, un jeune Charentais plein de fougue, qui comptait sur ce tableau pour devenir célèbre.

A ce point de son histoire, Beau, soucieux d'illustrer son récit, alla décrocher une reproduction « excellente », m'assura-t-il, quoique plus petite, de ce tableau.

J'y vis une femme jeune, très belle, majestueuse et d'allure absolument moderne, grande, mince et fragile dans ses voiles rudes, contemplant avec un intraduisible dédain le gros bébé campagnard nu sur ses genoux.

Quel contraste entre le fin visage torturé de cette femme et le contentement sans limites de l'enfant sain, heureux d'être nu !

Au-dessus d'eux s'étendait un ciel d'orage. Le peintre

avait perçu le malaise se dégageant de ce couple, si charmant dans les autres œuvres, et l'avait traduit par ce ciel en révolte où se résumaient les sentiments tragiques de cette femme.

Mais la chance ne sourit pas à ceux qui peignent des Madones ni à leurs modèles. Romaine demeura stérile et mourut jeune, prisonnière de ses aspirations. Son peintre perdit dans un accident son bras droit qui devait lui gagner la gloire et erra toute sa vie, qui fut très longue, miséreux, désespéré par tout ce qui enchante les hommes : un beau soir, un bel être.

Beau caressait le portrait comme une toison. Sans nul doute, le personnage de cette jeune femme le hantait... Je le voyais maintenant détendu, confiant, lancé sur la voie facile des confidences et je ne bougeais pas plus qu'une borne ; je sentais trop que, moi non plus, je n'en avais pas fini avec Romaine... et le jeune homme prit soudain un air gauche, il rougissait. Il avait encore à dire ; sans doute avait-il à m'avouer maintenant quelque grand bonheur...

Mais oui, il avait été heureux, comme il n'est plus permis de l'être de nos jours, d'un bonheur qui ne peut plus venir d'aucun être humain.

Cela lui était arrivé un matin, il y avait quelques mois. Son domestique était malade, il était descendu au bourg à sa place.

Le marchand de poisson l'avait croisé et reconnu dans le village. Il allait justement à Royan avec sa camionnette chercher de la marée. Il avait proposé à Beau de l'emmener ; cela s'était fait rapidement, rondement ; le jeune homme, qui de sa vie n'était monté en voiture, se trouva tout d'un coup assis derrière le conducteur sur un baquet renversé.

Il ne « s'aperçut seulement pas du voyage », et tout soudain déboucha sur la mer.

Il s'était vu seul devant elle : elle avançait ses vagues comme pour le séduire, puis les reculait, aguichante.



Il s'était précipité tout vêtu dans cet ensorcellement : il avait bu, mangé, frappé, crié, et une fois calmée cette grande exaltation, il avait trouvé des huîtres sur le rivage et il les avait recueillies. Le poissonnier revenait vers lui déconfit : il n'y avait pas de marchandises.

Beau courut chercher le baquet, y mit ses huîtres et l'emplit d'eau de mer. Il était reparti sans regret, accroupi dans la camionnette. Les violents cahots du chemin faisaient gicler sur lui l'eau marine et il avait éprouvé là des sensations de pêcheur.

Après avoir brouetté le cuvier jusque chez lui, il avait essayé d'ouvrir les huîtres : en vain. Alors il les faisait bâiller un peu au soleil, et introduisait entre les deux coquilles une fiche de bois qui maintenait la bête entr'ouverte, puis il la replongeait dans l'eau, afin qu'elle demeurât vivante. Il pouvait ainsi et sans embarras consommer en tous temps ces singuliers produits marins.

En m'expliquant ce simple stratagème, Beau riait comme un gosse. Il avait mangé les huîtres peu à peu, comme une friandise, et, un jour que du sel manquait à la maison et que les deux hommes ne se décidaient pas à descendre au village, Beau avait eu l'idée d'utiliser pour sa soupe l'eau de mer et il alla regarder dans le cuvier : l'eau s'était évaporée, mais il trouva dans le fond une sorte de dépôt grisâtre, étincelant de cristaux de sel.

— Alors, disait-il, je me suis senti tout joyeux. J'avais trouvé la mer si merveilleuse que je commençais un peu à douter de son existence, mais cette croûte au fond du baquet me certifiait que je n'avais pas rêvé. Alors Romaine aussi a existé et sa vie a déposé le meilleur d'elle-même dans ce portrait dont j'ai la reproduction.

Il réfléchit et ajouta :

— Un jour, si je m'ennuie, je retournerai la voir.

J'interrogeai doucement :

— Vous connaissez donc l'ennui, vous aussi ?

Il pensait souvent à cette mer dont quarante kilomètres à peine le séparaient. Les jours de tempête sur l'Océan, les oiseaux refluaient jusqu'à lui, comme une écume plus subtile des vagues. Jamais, m'assurait-il, ils ne dépassaient la muraille rocheuse sur laquelle était bâtie sa maison.

Après une nuit où le vent avait soufflé sans trêve, au matin, Beau vit se poser auprès de la vigne un oiseau inconnu d'une envergure inusitée. L'oiseau tenait dans les serres une bête marine qu'il s'occupait à vider. Dérangé par l'orage, il avait apporté jusque-là son repas. Beau courut, le frappa d'un bâton ; le grand oiseau se défendit un moment, puis lâcha prise, abandonnant la carapace de la bête, une large coquille, qui, en séchant, devint opaline.

\* \* \*

Adossé à la vigne, Beau fouillait tranquillement son passé, certain de n'y rencontrer aucun souvenir trop cruel... Il pouvait, lui, s'appuyer sans arrière-pensée contre le mur de sa demeure, puisqu'il ne savait pas qu'en un instant elle pouvait s'écrouler et n'être plus un foyer, mais un amas de ruines ; il pouvait, le cœur léger, plaisanter, rire, vivre enfin avec son vieux domestique, puisqu'il ne soupçonnait pas que cet homme pouvait se transformer subitement en un cadavre fermé, hostile et puant.

Retranchez le malheur d'une vie, un poison malgré tout y demeure. Le trésor de bonheur que chaque être reçoit en naissant, cet homme par chance l'avait conservé intact. C'est ce que tout en lui révélait manifestement.

## LES ROIS

En nous accueillant, le maire du village, un vieux vigneron charentais, avait pris un air malin.

— J'allons vous donner du beau et du bien. V'z aurez les Rois.

A ces mots, mes parents, recrues de fatigue, étaient demeurés indifférents ; mais comme j'avais bondi !

En une seconde, dressant dans ce nom-là mille années d'histoire, je m'étais mise à espérer follement. Ce qu'on nous offrait, c'était peut-être une maison beaucoup plus belle que celle que nous avions quittée, avec des meubles magnifiques, — une ferme « royale » enfin...

Ce n'était, hélas, au milieu d'une pinède, loin de tout, que cette fermette abandonnée au toit charnu de mousse : un couloir commandant deux pièces, dont l'une servait de chambre, l'autre de cuisine. Il y avait encore des cendres dans l'âtre, un quignon de pain sur un tréteau et un reste de jambon pendu au plafond de poutres. Et l'homme qui nous guidait expliqua :

— Queu gars... y viennent le soir veiller lô...

Nous avions alors sursauté au son de cette voix, découragés. Comme nous étions loin de chez nous !

D'un être humain, on attend les mots que l'on prononcerait soi-même et c'est surtout le langage, l'accent différent qui dépaysent.

Jusqu'alors cette bâtisse avait été le refuge ; mais à

partir de ces paroles patoisées, nous remarquions combien les murs étaient sales, le plancher disjoint, les fenêtres branlantes, le monde hostile, et, un long moment, nous demeurâmes indécis, au milieu de la cuisine, sans toucher à nos paquets.

L'homme, une jambe tendue, l'autre fléchie, les deux mains dans les poches, ainsi commodément planté, commença à dormir debout comme un héron ; puis notre malheur muet finit pourtant par l'atteindre et il se sauva, promettant de revenir vite ; et nous commençâmes à ranger nos pauvres restes. Ce fut tôt fait : nous avions perdu successivement à peu près tous nos bagages... et déjà, à peine arrêtés, il nous fallait songer à poursuivre notre vie... Il fallait acheter.

Mais l'homme revenait (nous ne l'attendions plus). Ployé exagérément sous le faix d'une bonbonne, quatre verres cliquetant dans ses poches, il posa le tout sur le tréteau à côté du pain abandonné, nous regarda avec fierté et dit :

— Buvez, hé !

Ce vin sans bouquet, très vert, me déçut aussi : il était loin des crus précieux dégustés dans du cristal aux grandes occasions... Et toujours de ce même accent :

— J'ai prévenu la « drôlesse », ha vah venir icit...

L'homme s'attardant, je passai le seuil et, campée au milieu de la cour, examinai la nouvelle demeure.

Cette maison ressemblait vraiment trop à une aumône. Elle me faisait songer à ces vêtements offerts aux nécessiteux par les comités d'entraide, toujours ou trop grands ou trop courts, rapiécés ou défraîchis.

— Enfin, me dis-je, puisqu'il ne doit plus y avoir de bonheur !

Je m'éloignai. Je découvris bientôt un panorama d'une douceur usée et prenante, et je souris avec moquerie.

C'était là un de ces paysages « touristiques » que je



# ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

Janvier-Juin 1948

**GABRIEL D'AUBARÈDE**  
L'Oncle Fred n'est plus jeune

**MARCEL AYMÉ**  
Uranus

**BÉATRIX BECK**  
Barny

**JOSEPH BREITBACH**  
Le Liftier amoureux

**PIERRE LAFUE**

*Patrice ou L'Été du Siècle* - IV : Fumées sur la Ville

**ANDRÉ MALRAUX**  
Les Noyers de l'Altenburg

**ANDRÉ MAUROIS**

Les Mondes impossibles

*(Le Peseur d'Ames - La Machine à lire les Pensées - Voyage au Pays des Articoles - Patapouf et Filiflers - Le Pays des 36.000 Volontés)*

**LOUIS ROGÉ**  
Nos Fils les Gaulois

**SIMENON**  
Le Bilan Malétras

**ANDRÉ CHAMSON**  
L'Homme qui marchait devant moi

**RENÉ-JEAN CLOT**  
Le Noir de la Vigne

**MARIE-ANNE COMÈNE**  
Gaïa, jeune fille grecque

**JEAN GIONO**  
Un Roi sans divertissement

**HENRI POURRAT**  
Le Trésor des Contes, I

**JEAN-MICHEL SUE**  
La Marie des Anges

**LOUISE DE VILMORIN**  
Le Retour d'Erica

## TRADUCTIONS

**ARTURO BAREA**  
La Forge

**ANN BRIDGE**  
Printemps d'Illyrie

**ERSKINE CALDWELL**  
Terre tragique

**JOHN STEINBECK**  
Rue de la Sardine

**ELIO VITTORINI**  
Conversation en Sicile

**WILLIAM VAN TILBURG CLARK**  
Le Drame d'Ox-Bow

**JAMES JOYCE**  
Stephen le Héros

**WILLIAM MAXWELL**  
La Feuille repliée

**GEORGE SANTAYANA**  
Le dernier Puritain

Les Pâturages du Ciel

## SÉRIE NOIRE

*Collection dirigée par Marcel Duhamel*

**RAYMOND CHANDLER**  
La Dame du Lac

**PETER CHEYNEY**  
Vous piguez ?